



MINI-RÉVOLTE

Philip K . Dick

Mini-révolte (*The little movement*, 1952), in *Fiction 162*, 1967, également in "Les faiseurs d'univers", édition "Folio-junior", anthologie composée par Christian Grenier

L'homme était assis sur le trottoir et maintenait la boîte fermée avec ses mains. Impatiemment, le couvercle se soulevait, luttant contre la pression de ses doigts.

– Très bien, murmura l'homme.

La sueur roulait sur son visage. Il ouvrit lentement la boîte, les doigts barrant la fente. De l'intérieur venait un crépitement métallique, une vibration insistante, qui s'exaspéra lorsque le soleil filtra dans la boîte.

Une petite tête ronde et brillante apparut, puis une autre. Puis encore d'autres têtes, par saccades, curieuses, fureteuses, qui se disloquaient le cou pour mieux voir.

– Je suis le premier, crissa l'une des têtes.

Suivit une courte bousculade à laquelle mit fin un accord rapidement établi.

L'homme assis sur le trottoir souleva le petit bonhomme de métal avec des mains tremblantes. Il le posa sur le sol et le remonta gauchement, avec des doigts gourds. C'était un soldat peint de

couleurs vives, avec casque et fusil, debout au garde-à-vous. Lorsque l'homme tourna la clé, les bras du petit soldat s'agitèrent de haut en bas.

Le long du trottoir, deux femmes s'avançaient en conversant. Elles abaissèrent des yeux curieux sur l'homme et le petit pantin brillant dans ses mains.

– Cinquante cents, murmura l'homme. Offrez à votre enfant quelque chose pour...

– Attends ! dit une minuscule voix métallique. Pas elles !

L'homme s'interrompit brusquement. Les deux femmes échangèrent un regard puis fixèrent de nouveau le petit pantin de métal. Elles s'en furent d'un pas pressé.

Le petit soldat examina la rue, suivant de l'œil les passants. Soudain il se mit à trembler, murmurant des mots pleins de hargne de sa voix de crécelle.

– Maintenant !

L'homme eut une contraction de la gorge.

– Pas le gosse, dit-il, la langue épaisse.

Il voulut immobiliser le pantin, mais des doigts de métal plongèrent promptement dans sa main. Il poussa un cri étouffé.

– Dis-leur de s'arrêter ! grésilla le pantin. Oblige-les à s'arrêter !

Le petit bonhomme de métal se dégagea et s'éloigna sur le trottoir de son pas cliquetant, les jambes raides.

L'enfant et son père ralentirent le pas et s'arrêtèrent, intéressés. L'homme assis eut un pâle sourire ; il regardait le pantin qui s'approchait d'eux, balançant les bras alternativement de bas en haut.

– Offrez un jouet à votre petit garçon. Un passionnant compagnon de jeux. Il lui tiendra compagnie.

Le père sourit, suivant de l'œil le pantin qui marchait vers sa chaussure. Le petit soldat heurta le soulier. Bruit d'engrenages et cliquetis. Il cessa de bouger.

– Remontez-le ! cria le petit garçon.

Le père ramassa le pantin.

– Combien ?

– Cinquante cents.

Le marchand se leva en chancelant, serrant la boîte contre lui.

– Il lui tiendra compagnie. Il l'amusera.

Le père fit tourner le pantin dans sa main.

– Alors, tu le veux, c'est bien sûr, Bobby ?

– Oh ! oui, remonte-le !

Bobby tendit la main vers le petit soldat.

– Fais-le marcher !

– Je l'achète, dit le père.

Il enfonça la main dans sa poche et tendit à l'homme un billet d'un dollar.

Maladroitement, en détournant la tête, le marchand rendit la monnaie.

La situation était excellente.

Le petit pantin, étendu bien calme, repassait les événements dans sa tête. Toutes les circonstances avaient concouru pour produire le meilleur résultat. L'Enfant aurait pu ne pas vouloir s'arrêter ; l'Adulte aurait pu manquer d'argent. Bien des difficultés auraient pu se produire ; c'était terrible rien que d'y penser. Mais tout s'était passé à la perfection.

Étendu à l'endroit où on l'avait déposé, à l'arrière de ta voiture, le petit pantin levait en l'air des yeux pleins de contentement. Il avait correctement interprété certains signes : les Adultes contrôlaient la situation, et c'est pourquoi les Adultes avaient de l'argent. Ils avaient la puissance, mais du fait de cette puissance, il était difficile de parvenir jusqu'à eux. Avec les Enfants, c'était différent. Ils étaient petits, et il était plus facile de leur parler. Ils acceptaient tout ce qu'on leur disait et se conformaient aux ordres qu'on leur donnait. C'est du moins ce qu'on disait à l'usine.

Le petit pantin de métal gisait sur son coussin, perdu dans des rêves délicieux.

Le cœur du petit garçon battait rapidement. Il monta l'escalier au galop et ouvrit la porte d'une poussée. Après l'avoir refermée soigneusement, il se dirigea vers le lit et s'assit. Il regarda ce qu'il tenait entre les mains.

– Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il.

Le pantin de métal ne répondit pas.

– Je vais te présenter aux autres. Il faut que tu arrives à connaître tout le monde. Tu te plairas ici.

Bobby déposa le pantin sur le lit. Il courut au placard et en tira un carton gonflé de jouets.

– Celui-ci c'est Bonzo, dit-il. Il tenait un lapin en peluche. « Et Fred. » Il retourna le cochon de caoutchouc pour permettre au soldat de le voir. « Et Teddo, bien entendu. Voici Teddo. »

Il transporta Teddo jusqu'au lit et l'étendit à côté du soldat. Teddo demeurait silencieux, fixant le plafond avec des yeux vitreux. C'était un ours brun avec des brins de paille pointant à ses coutures.

– Et comment t'appellerons-nous ? dit Bobby. A mon avis, nous devrions réunir un conseil pour en décider. » Il prit un temps l'air pensif. « Je vais te remonter pour que nous puissions voir comment tu marches. »

Il commença de remonter soigneusement le pantin, en le retournant contre la couverture. Lorsque la clé fut à bout de course, il se pencha et posa le pantin sur le plancher.

– Avance, dit Bobby.

Le pantin de métal demeura immobile. Puis il se mit à ronronner et à cliqueter. Il s'engagea sur le plancher, marchant par saccades, puis changea soudainement de direction et marcha droit sur la porte. Arrivé là, il s'arrêta. Il se tourna vers des cubes de construction gisant çà et là et se mit à les rassembler en tas.

Bobby suivait la scène avec intérêt. Le petit pantin luttait avec les cubes, les entassant pour former une pyramide. Enfin il se hissa sur les cubes et tourna la clé dans la serrure.

Bobby se gratta la tête, perplexe.

– Pourquoi as-tu fait cela ? demanda-t-il.

Le pantin redescendit et traversa la pièce vers Bobby, toujours ronronnant et cliquetant. Bobby et ses animaux en peluche le regardaient venir avec stupeur. Le pantin atteignit le lit et s'arrêta.

– Soulève-moi ! dit-il avec impatience de son aigre voix de crécelle. Dépêche-toi ! Ne reste pas là comme une souche !

Les yeux de Bobby s'arrondirent. Son regard devint fixe sous des paupières battantes. Les animaux en peluche ne soufflèrent mot.

– Allez, vite ! souffla le petit soldat.

Bobby abaissa le bras. Le soldat lui serra fortement la main. L'enfant poussa un cri.

– Silence ! commanda le soldat. Dépose-moi sur le lit. Nous avons à parler ensemble de questions de la plus grande importance.

Bobby le reposa sur le lit, près de lui. Puis la chambre resta silencieuse, en dehors du faible ronronnement produit par le pantin de métal.

– Jolie chambre, dit le soldat un peu plus tard, très jolie chambre.

Bobby se recula un peu sur le lit.

– Qu'est-ce qui te prend ? demanda le soldat sèchement, en tournant la tête et enlevant les yeux.

– Rien.

– Qu'y a-t-il ? » Le petit pantin lui lança un regard scrutateur. « Tu n'as pas peur de moi, j'espère ? »

Bobby s'agita, mal à l'aise.

– Peur de moi ? » Le soldat éclata de rire. « Je ne suis qu'un petit homme de métal, haut de quinze centimètres. » Il éclata d'un rire strident, qui s'interrompt brusquement. « Écoute. Je vais

demeurer ici, avec toi, pendant un certain temps. Je ne te ferai pas de mal, tu peux y compter. Je suis un ami... un bon ami... »

Il leva les yeux avec un peu d'anxiété.

– Mais je te demanderai de faire des choses pour moi. Cela te sera égal de faire des choses, n'est-ce pas ? Dis-moi : combien sont-ils dans ta famille ?

Bobby hésita.

– Allons, combien sont-ils ? Je parle des Adultes.

– Trois... Papa, Maman et Foxie.

– Foxie ? Qui est-ce ?

– Ma grand-mère.

– Trois. » Le pantin hocha la tête. « Je vois. Seulement trois. Mais il en vient d'autres de temps en temps en visite ? »

Bobby inclina affirmativement la tête.

– Trois, cela ne constitue pas un tel problème. Suivant l'usine...

Il s'interrompit.

– Bien. Écoute-moi. Je ne veux pas que tu leur dises quoi que ce soit à mon sujet. Je suis ton ami, ton ami secret. Cela ne les intéresse pas d'entendre parler de moi. Je ne te ferai pas de mal, souviens-toi. Tu n'as rien à craindre. Je vais vivre ici même, près de toi.

Il observait le petit garçon attentivement, traînant sur les derniers mots.

– Je vais être pour toi une sorte de précepteur. Je vais t'enseigner des choses, les choses que tu devras dire, les choses que tu devras faire. Tu es d'accord ?

Silence.

– Bien entendu, tu es d'accord. Nous pourrions commencer immédiatement. Peut-être veux-tu savoir la façon correcte de t'adresser à moi ?

– De m'adresser à toi ?

Bobby regarda l'homoncule avec des yeux ronds.

– Tu devras m'appeler... » Le pantin hésita, puis se redressa fièrement. « Tu devras m'appeler... Monseigneur.

Bobby bondit, portant les mains à son visage.

– Monseigneur, dit le pantin impitoyablement. Monseigneur. Mais tu n'es pas obligé de commencer maintenant. Je suis fatigué. » Le pantin s'affaissa. « Je me sens complètement à bout. Je t'en prie, remonte-moi de nouveau dans une heure environ. »

Le pantin commençait à se raidir. Il regarda le petit garçon.

– Dans une heure. Tu voudras bien me remonter à fond ? C'est promis, n'est-ce pas ?

Puis il demeura silencieux.

Bobby inclina la tête lentement.

– Oui, murmura-t-il, c'est promis.

C'était mardi. La fenêtre était ouverte et les chauds rayons du soleil pénétraient dans la pièce. Bobby était à l'école ; la maison était silencieuse et vide. Les animaux en peluche avaient réintégré leur placard.

Monseigneur était allongé sur un buffet et se reposait avec béatitude en regardant par la fenêtre.

Un faible bourdonnement... Un petit objet vola soudain à travers la pièce. Il décrivit quelques cercles et vint se poser doucement sur le napperon blanc disposé sur le meuble, auprès du soldat de métal. C'était un minuscule avion jouet.

– Comment va ? demanda l'avion. Tout se passe-t-il bien jusqu'à présent ?

– Oui, dit Monseigneur. Et les autres ?

– Pas fameux. Une poignée à peine a réussi à atteindre des Enfants.

Le soldat poussa un gémissement.

– Le groupe le plus important est tombé aux mains des Adultes. Comme tu le sais, ce n'est guère satisfaisant. Il est très difficile de diriger des Adultes. Ils se sauvent ou ils attendent que le ressort soit à bout de course...

– Je sais.

Monseigneur inclina le chef d'un air sombre.

– Les nouvelles continueront très certainement à être mauvaises. Nous devons nous y préparer.

– Il y a autre chose. Dis-moi tout !

– Pour être franc, la moitié d'entre eux ont déjà été détruits, foulés aux pieds par les Adultes. Un chien en aurait même, dit-on, brisé un. Il ne peut y avoir aucun doute ; c'est chez les Enfants que réside notre unique espoir. C'est là que nous réussirons, ou pas du tout.

Le petit soldat inclina la tête. Le messenger avait raison, bien entendu. Ils n'avaient jamais envisagé qu'une attaque de front contre la race dirigeante, les Adultes, pût réussir. Leur taille, leur puissance, leurs énormes enjambées les protégeraient à coup sûr. Le marchand de jouets en était un bon exemple. Il avait tenté bien des fois de tromper leur vigilance et de s'enfuir. Une partie du groupe devait être remontée à tout moment pour le surveiller, et il y avait eu ce jour effroyable où il s'était abstenu de les remonter à fond, dans l'espoir de...

– Tu donnes des instructions à l'Enfant ? demanda l'avion. Tu le prépares ?

– Oui. Il a compris que je vais rester ici à demeure. Apparemment, les Enfants sont ainsi. En tant que race soumise, on leur a appris à tout accepter ; ils ne peuvent rien faire d'autre.

– As-tu commencé la seconde phase ?

– Déjà ?

Monseigneur était stupéfait.

– Pourquoi ? Est-il nécessaire d'aller aussi vite ?

– L'usine s'inquiète. La plus grande partie du groupe a été détruite, comme je te l'ai dit.

– Je sais. » Monseigneur hocha la tête. « Nous nous y attendions ; nous avons conçu nos plans avec réalisme, avertis des risques que nous courions. » Il arpenta le haut du meuble. « Naturellement, nombre d'entre eux devaient tomber entre les mains des Adultes. Les Adultes sont partout, dans toutes les positions clés, les situations importantes. C'est la psychologie de la race dirigeante de vouloir contrôler tous les compartiments de la vie sociale. Mais tant que ceux qui auront atteint les Enfants survivront... »

– Je ne devais pas te le dire, mais en fait, en dehors de toi, il n'en reste plus que trois. Seulement trois.

– Trois ?

Monseigneur écarquilla les yeux.

– Même ceux qui ont atteint les Enfants ont été détruits un peu partout. La situation est tragique. C'est pourquoi ils voudraient te voir passer à la seconde phase.

Monseigneur serra les poings, ses traits se figèrent en une expression d'horreur. Seulement trois survivants... Quels espoirs ils avaient placés en cette bande qui se lançait à l'aventure, si petite, si tributaire des intempéries et de la nécessité pour chacun de ses membres d'être remonté à fond. Si seulement ils étaient plus grands ! Les Adultes étaient tellement gigantesques !

Mais les Enfants ? Que s'était-il passé d'anormal ? Qu'était-il advenu de leur unique chance, de leur seul et fragile espoir ?

– Comment est-ce arrivé ? Que s'est-il passé ?

– Nul ne le sait. L'usine est en effervescence. Et voilà que les matières premières s'épuisent à présent. Quelques-unes des machines sont tombées en panne et nul ne sait comment les remettre en marche.

L'avion s'approcha à petite allure du bord du meuble.

– Il faut que je rentre. Je repasserai plus tard pour voir comment tu t'en tires.

L'avion s'élança dans les airs et sortit par la fenêtre ouverte. Monseigneur le suivit des yeux, abasourdi.

Qu'est-ce qui avait bien pu se passer ? Ils avaient été tellement sûrs des Enfants. Tout était prévu...

Il médita.

Soir. Le petit garçon était assis à sa table, contemplant distraitemment son manuel de géographie. Il s'agita, le cœur lourd, tourna quelques pages. Enfin il ferma le livre. Il se leva de sa chaise et se dirigea vers le placard. Il tendait le bras dans le placard pour en tirer le carton à jouets, lorsqu'une voix aigrette lui parvint du sommet du meuble.

– Plus tard. Tu joueras avec eux plus tard ! Il y a une chose dont nous devons discuter ensemble.

Le petit garçon retourna à sa table, le visage inexpressif et las. Il inclina la tête et s'effondra sur la table, le visage dans les bras.

– Tu ne dors pas, j'espère ? demanda Monseigneur.

– Non.

– Alors écoute. Demain en quittant l'école, je voudrais que tu te rendes à une certaine adresse. Elle n'est pas loin de l'école. C'est une boutique de jouets. Tu la connais peut-être. Jouetville.

– Je n'ai pas d'argent.

– Peu importe. Tout a été préparé à l'avance. Va à Jouetville et dis au marchand : « On m'a dit de venir pour le paquet. » Tu t'en souviendras ?

– Qu'y a-t-il dans le paquet ?

– Quelques outils, et des jouets pour toi. Pour me tenir compagnie. » Le pantin de métal se frotta les mains l'une contre l'autre. « De jolis jouets modernes, deux petits chars de combat et une mitrailleuse. Et quelques pièces de rechange pour... »

Des bruits de pas sur l'escalier à l'extérieur.

– N'oublie pas, dit nerveusement Monseigneur. Tu feras la commission. Cette phase du plan est d'une importance extrême.

Il se tordit les mains avec anxiété.

Le petit garçon remit en place ses dernières mèches de cheveux à coups de brosse. Il se coiffa de sa casquette, prit ses livres de classe. Au-dehors, le matin était gris et maussade. Il s'approcha du placard et il plongea le bras. Ses doigts se refermèrent sur la jambe de Teddo, et il le tira à lui.

Le petit garçon s'assit sur le lit, tenant Teddo contre sa joue. Longtemps il demeura avec l'ours en peluche, oublieux de tout le reste.

Soudain, il jeta un regard du côté du meuble. Monseigneur était étendu de tout son long, silencieux. Bobby retourna en hâte au placard et remplaça Teddo dans le carton. Il traversa la pièce, se dirigeant vers la porte. Au moment où il l'ouvrait, le petit pantin s'agita sur son meuble.

– Rappelle-toi : Jouetville...

La porte se referma. Monseigneur entendit l'Enfant descendre pesamment l'escalier d'un pas accablé. Monseigneur exultait. Tout se passait bien. Bobby répugnait à faire la commission mais il s'exécuterait néanmoins : Et une fois que les outils, les pièces et les armes seraient à l'intérieur, il n'y aurait plus de risque d'échec.

Peut-être s'empareraient-ils d'une seconde usine. Ou mieux encore construiraient-ils eux-mêmes des machines pour produire des Seigneurs plus grands. Oui, si seulement ils pouvaient être plus grands, seulement un peu plus grands. Ils étaient si petits, si minuscules, avec leur taille de quelques centimètres. Leur entreprise allait-elle donc échouer parce qu'ils étaient trop infimes, trop fragiles ?

Mais avec des chars d'assaut et des canons ! Pourtant, de tous les paquets introduits en si grand secret dans le magasin de jouets, celui-ci serait le seul, l'unique à...

Quelque chose bougea.

Monseigneur se retourna vivement. Du placard, sortit Teddo d'un pas lent et traînant.

– Bonzo, dit-il, Bonzo, poste-toi près de la fenêtre. C'est par là qu'il est entré, si je ne me trompe.

Le lapin de peluche se posa sur le rebord de la fenêtre d'un seul bond. Il se pelotonna, surveillant l'extérieur.

– Rien encore.

– Bien.

Teddo s'approcha du buffet. Il leva la tête.

– Petit Seigneur, descends, s'il te plaît. Tu es demeuré là-haut bien trop longtemps.

Monseigneur écarquilla les yeux. Fred, le cochon de caoutchouc, sortait à son tour du placard. Il parvint tout essoufflé au pied du meuble.

– Je vais monter le prendre, dit-il, je ne pense pas qu'il descende de lui-même. Nous devons l'aider.

– Que faites-vous ? s'écria Monseigneur.

Le cochon de caoutchouc se ramassait sur son derrière, les oreilles aplaties le long de la tête.

– Que se passe-t-il ?

Fred bondit. En même temps, Teddo se mit à grimper prestement, en s'accrochant aux poignées des tiroirs. Agilement il gagna le sommet. Monseigneur battait en retraite vers le mur, les yeux fixés sur le plancher, très loin au-dessous de lui.

– Voilà donc ce qui est arrivé aux autres, murmura-t-il. Je comprends. Une organisation adverse nous attendait de pied ferme. Alors tout est dévoilé.

Il sauta.

Lorsqu'ils eurent ramassé les débris et les eurent glissés sous le tapis, Teddo dit

– Cette première tâche fut facile. Espérons que le reste ne sera pas plus ardu.

– Que veux-tu dire ? demanda Fred.

– Je parle du paquet de jouets. Les chars d'assaut et les canons.

– Oh ! nous en viendrons à bout. Rappelle-toi comme nous avons prêté main-forte au voisin de palier, lorsque ce précédent petit Seigneur, le premier que nous ayons rencontré...

Teddo se mit à rire.

– Il s'est défendu comme un beau diable. Il était plus coriace que celui-ci. Mais nous avons avec nous les ours en peluche d'à côté.

– Nous recommencerons, dit Fred. Au point où j'en suis, j'y prendrai plutôt du plaisir.

– Moi aussi, dit Bonzo depuis la fenêtre.

<p>Titre original : <i>The Little Movement, Magazine of Fantasy and Science Fiction</i>, novembre 1952 (Traduit par Pierre Billon, <i>Fiction</i>, mai 1967.)</p> <p>Numérisation <i>Catholique et Royaliste</i>.</p>
